

Extrait n°6 du livre :

La Belle Tille

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

- C'est maintenant la dernière fois que je te demande les clés, donne-les-moi ! Sinon je balance la grenade. Il ne restera ni prisonniers ni mairie. Tu m'as compris ?

Affolé, il se tourna vers Bretillot en espérant une protection.

- Fais quelque chose ! Il est devenu fou.

- Non !

Résigné, il tendit alors le trousseau de clés. Jean disparut dans la mairie, on entendit des cris mêlés à un rire caverneux et diabolique puis deux détonations. Il ressortit et se dirigea vers la voiture où l'attendait son chef.

- Tu peux me ramener à la Belle Tille ? On prendra Bayard en passant.

- Bayard ?

- Anatole, si tu préfères, le chien du borgne.

Le chien le reconnut et lui fit la fête, il le caressa. Il avait vieilli mais son regard restait le même : profond et doux. Il le tira par le collier. Il résista en s'arc-boutant sur ses pattes et en geignant. Jean décida de le porter dans ses bras jusqu'à la voiture, il s'installa sur le siège et le fit coucher à ses pieds. Mademoiselle Ménard sortit.

- Vous avez vu le borgne ? Il vous cherchait.

- Oui ! C'est fait.

Aucun des deux n'avait eu le courage de raconter la suite des événements.

- Mais Anatole ?

- On s'en charge.

Elle s'inquiéta brusquement.

- Mon Dieu ! Il lui est arrivé quelque chose ! Il n'est pas...

- Si !

La voiture s'éloigna, ils virent mademoiselle Ménard, agitée de soubresauts, s'essuyer les yeux avec un coin de son tablier.

Ils arrivèrent dans la cour du moulin. Jean sortit Bayard et l'attacha devant le chenil.

- Je peux te demander un service ? Je m'engage et je voudrais que tu t'occupes des chiens. Je voudrais aussi que tu portes une lettre à Madeleine Girard mais pas devant ses parents, en main propre, comme on dit. Je la placerai sous le pot de fleurs de la cuisine.

- Pas de problème. Tu as changé d'avis ? C'est à cause du borgne ?

- A cause du borgne, de mes parents, de tout. Sur la table je mettrai une autre lettre. Tu l'ouvriras si je ne reviens pas. Allez ! Taille ta route et fous le camp ! J'ai envie de chialer seul. On se reverra peut-être, merci !

Les chiens s'étaient reconnus. Tambeault flairait Bayard à travers le grillage en agitant la queue. Jean tira le loquet en poussant devant lui le nouveau venu. La présentation se passait au mieux, les brunos, la truffe palpitante inspectaient la moindre odeur en tournant autour de lui. Bayard, le solitaire, intimidé par tant d'insistance se réfugia entre ses jambes. Son regard si doux traduisait l'incompréhension. C'est alors que Jean pensa au borgne. Son vélo était toujours appuyé contre le mur. Quelques minutes avant son arrivée, il pensait que la journée s'annonçait bien. La haine tenace qui le torturait depuis des mois avait cédé l'espace d'une nuit, une seule ! Il n'avait plus entendu le rire de l'officier noir grâce à Madeleine. Elle lui avait dit.

- Oui ! Mais si tu me promets de ne pas t'engager.

Dans quelques heures, il la trahirait en reniant sa promesse.

Il avait enfin retrouvé ses papiers, il fouilla les armoires pour prendre une chemise propre. Il pensa vider la valise rouge pour entasser quelques habits mais renonça. Une taie d'oreiller ferait

l'affaire. Il se dépêcha de fermer la porte. Les camions américains apparaissaient déjà au-dessus de la côte. Il regarda encore une fois le chenil. Les chiens, côte à côte, semblaient comprendre. Ils n'aboyaient pas, ne fouettaient pas de la queue. Ils savaient. Il n'eut pas le courage de les caresser une dernière fois. Il courut vers la route. Une jeep passa devant lui. Il cria pour couvrir le bruit du moteur.

- Pour s'engager, il faut s'adresser à qui ?

- Dernier camion !

Le convoi passait en se frayant difficilement un passage parmi la foule en délire qui agitait des drapeaux tricolores. Les soldats riaient en échangeant des paquets de cigarettes contre des bouteilles de vin. Le dernier camion arriva enfin. Il montra son baluchon au conducteur qui lui fit signe de monter derrière. Il s'agrippa aux ridelles et se hissa sur la plate-forme. Une douzaine de jeunes en civil étaient déjà alignés sur les sièges. Dans les cahots, un gradé s'installa à côté de lui.

- Tu t'engages ?

- Oui ! C'est bien ici qu'on embauche ?

Il confirma en souriant. La cohue devint plus fluide vers la sortie du village. Le convoi avançait régulièrement. Ils passèrent devant la ferme des Girard. Il n'osa pas regarder. Il entendit crier son nom, c'était un cri déchirant qui le fit frissonner. Il vit Madeleine courir derrière le camion en agitant les bras. Elle gagnait du terrain et n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Elle lui tendit la main mais elle trébucha. Elle resta allongée sur la route, il vit des badauds se pencher sur elle. Le camion aborda le dernier virage, il la distingua encore à travers la haie, elle ne s'était pas relevée.

- C'est ta bonne amie ?

Il ne put pas répondre, il hocha simplement de la tête. Il regarda le bois de la Belle Tille défiler devant ses yeux brouillés par les larmes. Sa gorge se noua en un spasme douloureux. La grande chênaie s'estompait peu à peu, noyée dans le paysage. Les détails disparurent, il ne discerna qu'un moutonnement de taches vertes. Le

camion aborda la descente, il n'aperçut plus que la route et le ciel. Un ciel tout bleu. Un ciel qui laissait présager que « ce serait une belle journée »...

Le camion ralentit puis s'arrêta à la croisée des chemins. Un homme lui tendit sa valise, appuya son vélo contre le panneau et se hissa sur la plate-forme. Il s'assit brutalement sur le siège, déséquilibré par le démarrage.

- Salut la compagnie ! Je suis un Courtois du Mont de Joux, Emile pour les intimes et Mimile pour les filles. Et toi ?

- Jean Bosquet.

Il le regarda incrédule.

- Jean Bosquet ! Le... Enfin le Jean Bosquet de Villers ?

- Oui ! Pourquoi ? Tu me connais ?

- Mais tu es vachement jeune pour... Pour... Enfin ça chauffait vers chez toi, il valait mieux ne pas te rencontrer dans les bois.

- Qui t'a dit ça ?

- Mais tout le monde ! Je suis commis chez un maquignon, je passais de ferme en ferme. Les gens jasaient, tu comprends ?

- Dans tes tournées, tu n'as pas vu, à tout hasard, une jument alezane avec trois balzanes blanches ?

Il réfléchit quelques secondes.

- Il y a bien la Comtoise à Jeannin.

- Il l'a depuis quand ?

- Au moins un an, il l'a achetée aux Boches. Sa pâture est au bord de la route, on passera devant. Pourquoi ?

- Parce que c'est peut-être la mienne. Il est bien ce Jeannin ?

- Oui ! Mais je ne voudrais pas lui attirer des ennuis. Ce n'est pas de sa faute, tu comprends ? Il ne savait pas que c'était la tienne. Il te la rendra, il a deux gosses, il ne fera pas d'histoire.

Le gradé éclata de rire en regardant Jean.

- Tu es si terrible que ça ! Tu étais dans la résistance à voir ton pantalon et tes bottes.